



Par
**MICHÈLE
COTTA**

Le testament de François Hollande

Il était presque soulagé, samedi soir, François Hollande. Digne, mais soulagé. Le président de la République n'a pas donné l'impression, à l'occasion de ses vœux, les derniers de son quinquennat, d'éprouver regrets ou remords. Pas de regrets sur son bilan, qu'il a à nouveau défendu, tout en reconnaissant, une fois de plus, que les résultats avaient été bien longs, trop longs, à arriver. Pas de remords sur sa renonciation, au moment où beaucoup se demandaient encore si elle était irréversible. Elle l'est. Personne, désormais, ne peut croire que François Hollande, après un tour de passe-passe, ne songe, ni ne veuille, revenir dans le jeu de la présidentielle au printemps prochain. C'est le résultat d'un échec politique certes, mais aussi le moyen de retrouver une sorte de liberté, de ne plus être soupçonné de donner dans la politiciannerie ou la démagogie, d'oublier le Hollande-bashing qui empoisonne sa vie depuis bientôt cinq ans. Et peut-être de sortir par le haut, en apparaissant sous un autre jour, celui d'un homme qui s'est détaché du pouvoir plutôt qu'il ne s'y est accroché. Pas si fréquent dans la corporation des hommes politiques.

« Son message essentiel s'adresse d'abord à la gauche. [...] Qu'elle s'efforce de ne pas transformer par avance la primaire qui vient en champ de bataille. »

Pour autant, il sera bien difficile, pour le premier président de la V^e République qui ne sollicite pas un deuxième mandat, de continuer à exister sur la scène politique. C'est presque un testament qu'il a donné samedi soir, en rendant hommage à la résistance, au courage des Français face au terrorisme, ou en les prévenant que, dans la morosité générale, ils n'avaient de pires ennemis qu'eux-mêmes. Que va-t-il faire, François Hollande, dans les cinq mois qui le séparent de la présidentielle ? Se contenter de figurer dans des réunions internationales où certes il incarnera encore la France, mais face à des interlocuteurs qui auront davantage tendance à demander, plus ou moins discrètement, leur avis à François Fillon ou à Emmanuel Macron ? Regarder les autres échanger les balles ? Compter les coups qui opposeront adversaires et amis politiques ? C'est là qu'est la difficulté. Il n'interviendra pas directement, il l'a assuré, dans la campagne présidentielle, ne se prononcera pas sur son propre successeur, pas plus sur Manuel Valls que sur les autres. Il ne peut désormais qu'apparaître que comme un commentateur avisé de la vie politique, soucieux d'analyser les dangers de la montée de l'extrémisme, ou à dénoncer les menaces que ferait courir au modèle social français le candidat de droite désigné par la Primaire, François Fillon. N'en doutons pas : son message essentiel pourtant, on l'a bien entendu samedi soir, s'adresse d'abord à la gauche. Qu'elle mette d'urgence un peu d'ordre dans son camp, qu'elle s'efforce de ne pas transformer par avance la primaire qui vient en champ de bataille, qu'elle ne transforme pas le choix d'un candidat en pugilat. C'est pour elle une question de vie ou de mort, a-t-il prédit sans tendresse. Question : comment plaider pour l'unité, pour le sursaut des gauches irréconciliables sans avoir lui-même réussi à l'imposer ?